



## Le seigneur des petites heures

Alyette H. Hollander

### ► To cite this version:

Alyette H. Hollander. Le seigneur des petites heures. La Lettre de la Maison Française d'Oxford, 1996, 5, pp.136-150. <hal-03271400>

**HAL Id: hal-03271400**

**<https://hal.science/hal-03271400v1>**

Submitted on 25 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## *Le Seigneur des petites heures*

---

**L**a porte était bleue et Victor sonna. Tout frais de l'aurore qu'il venait de quitter, Victor respirait doucement. Victor apportait quelque chose de plus à la maison où il entrait.

— Oui, Madame, dit-il. Je suis prêt à travailler avec grande peine. Je précise simplement que mes heures sont de quarante minutes et pas plus.

Madame Melra eut le souffle coupé : « Pour qui se prend cet... », se mit-elle à penser.

Mais il l'interrompit comme préparé à cette réflexion ou comme s'il l'avait entendue.

— C'est comme ça, Madame. Je demande cent francs de l'heure. Les petites heures sont plus chères et je ne fais pas les grandes. Mais je fais bien.

— Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas!

— C'est réfléchi depuis longtemps. Le temps change à la trentaine. Je ne comprends pas que chacun fasse comme s'il n'y avait pas de changement. Je remarque, j'observe et je fais ma modification. Dois-je rester ou m'en aller? Je suis pressé.

— Eh bien, je ne sais... C'est nouveau. Restez à l'essai pour une journée.

— Bien. Je vous préviens, je ne donne qu'une journée d'essai.

— Enfin, Monsieur, qui commande?

— Ah, j'allais oublier de vous dire, je hais être commandé! Il faut me parler avec amabilité.

— Mais, à ce rythme, vous ne trouverez jamais de travail.

— Détrompez-vous, on me recherche. Mon travail a valeur d'enseignement.

— Allons, sortez!

— Très bien, au revoir, Madame.

Victor se retourna et posa ses doigts délicats sur la poignée de la porte.

— Attendez. Bon restez!

— Comme vous le voulez. A vous de choisir. Je peux tout faire sauf m'imposer.

— Votre nom complet?

— Victor Fendor.

— Vous commencerez demain.

- Non, je commence maintenant. Il n'y a pas de temps à perdre.
- Pas de temps à perdre? Que voulez-vous dire?
- Je ne dis rien. Je prépare.
- Je ne comprends rien. J'espère que le service sera bien fait. C'est tout. Je ne sais plus.
- Cessez ces remarques. Elles ne vous conviennent pas.

Madame Melra allait répondre. La voix lui manqua. Les jambes soudain faibles, elle cherchait des mains un siège.

Victor l'avancait déjà.

— Merci, bredouilla-t-elle sans s'étonner.

— Vous irez mieux bientôt. J'oubliais de vous dire qu'il vous faut vite prendre des forces. Que dois-je faire?

Madame Melra s'était endormie.

Victor, sans tarder, d'un pas rapide et précis, s'affaira. Il était de ces gens à qui l'on n'a pas besoin ou pas le temps d'expliquer. Ils découvrent par eux-mêmes.

Au bout de quarante minutes, sa montre sonna. Il n'avait pas eu le temps de dire qu'il ne travaillait que six heures par jour. La septième, payée, était gratuite d'effort. De plus, il comptait les heures depuis la plus grande, la septième, pendant laquelle il ne travaillait pas jusqu'à la dernière, c'est-à-dire la première.

Victor se redressa et dit donc :

— La septième heure est donnée, la sixième s'achève. Je me retire pour vingt minutes. Madame, dit-il, et il s'inclina.

Melra se réveilla quand sa propre horloge sonna l'heure. Elle s'inquiéta, à vrai dire sans grande force, elle se sentait vidée d'elle-même, obéissante soudain par privation de cette force qui la distinguait tant de ses amies.

Victor rentra.

— Ah, Victor, je vais vous montrer votre chambre.

— C'est inutile, Madame, je suis installé. Appelez-moi plutôt "Monsieur".

— Écoutez, ce n'est pas possible. Vous êtes en service. Alors, où est le service si je dois surveiller chacun de mes mots.

— Il y a le service et l'enjeu.

— Vous me fatiguez, Victor.

— Monsieur!

— Non, Victor!

— Alors, je vous appellerai Melra.

— Non, Monsieur.

- Nous y voilà.
- Ouf! Quelle fatigue! Où sommes-nous?
- Chez vous, Madame.
- Non, je veux dire quel jour?
- Dimanche, Madame.
- Ah oui! Oh, je devais aller voir ma fille. Conduisez-moi.
- Est-ce loin?
- Une heure.
- Je vous informe qu'au bout de quarante minutes, j'arrêterai la voiture.
- Et que ferai-je?
- Vous attendrez vingt minutes. Puis je continuerai.
- C'est ridicule. Quelle perte de temps! Et que ferez-vous pendant ce temps?
- Je méditerai.
- Vous plaisantez? Vous vous riez? Ce n'est pas rentable.
- Non, c'est enviable.
- Je vous interdis de...
- Ce sont les conventions, Madame.
- Nous n'avons rien signé.
- Vous m'avez donné votre parole. C'est plus grave.
- Je ne vais pas me laisser impressionner par un serviteur de passage.
- Comme vous voudrez, Madame.
- Sortez à l'instant!
- Oui, Madame.

Victor sortit. Il refermait lentement la porte quand il entendit un hurlement.

- Victor...or...or.
  - Oui, Madame.
  - Venez vite!
  - Mais, Madame...
  - Oui, oui, j'accepte, venez, je crois que je vais mourir.
- Victor entra et n'eut que le temps de recevoir Melra dans ses bras.
- Ah!
  - Je suis là, Madame. Détendez-vous.
  - Mais que se passe-t-il? Appelez un docteur.
  - Mais non, c'est le temps d'adaptation. Le changement horaire. Dans un mois, vous serez habituée. Nous changerons alors les horloges. Les heures seront calculées sur la base de quarante minutes.
  - Oui, oui.
  - Il faut s'entraîner.
  - Je veux dormir.
  - Non, je vous conduis chez votre fille.

- Vous êtes contrariant, dit-elle en reprenant quelques forces.
  - Vous me l'aviez demandé!
  - Mais, j'ai changé d'avis.
  - Je suis **obligé** d'accomplir votre première demande. Ensuite, je réaliserai la seconde.
  - Mais, c'est idiot.
  - C'est votre logique.
  - On a bien le droit de se contredire.
  - Un peu. Mais, en ce cas, il ne faut pas donner des ordres. Préparez-vous, nous partons.
  - Je veux dormir.
  - Vous dormirez dans la voiture, je conduis calmement.
  - C'est rare. Vous conduisez depuis longtemps.
  - Je suis un conducteur.
  - Bien sûr, mais...
  - C'est tout. Je sors.
  - Donnez-moi ma veste bleue.
  - Elle est là devant vous.
- Mais au moment où Melra leva le pied pour la prendre, elle sentit des flèches de plomb descendre dans ses jambes, et ne put plus bouger.
- Que m'arrive-t-il? C'est depuis que vous êtes là!
  - Madame!
  - Oui, oui. Bon aidez-moi.
  - Calmez-vous. Cela ira bien. Je vais préparer la voiture.
  - Aidez-moi, vous dis-je! Ne voyez-vous pas que je ne suis pas bien.
  - Je le vois, pourtant je pense que Madame va bien.
  - Cessez, Victor.

Victor l'aida à mettre sa veste et ils sortirent.

Victor revint fermer la porte à clé.

La voiture démarra.

Melra pensa trouver le sommeil. Non que Victor conduisit mal, au contraire. Melra était bouleversée. Elle était désorientée. De plus, elle n'avait rien flairé de ce qui lui arrivait.

Au contraire, elle s'était sentie forte.

Assurée.

Qui sait ce que lui réservait la visite à sa fille Abnih.

Impossible de dormir.

Comment avait-elle pu faire confiance à cet homme qui changeait toutes les règles?

Ce Victor!

Oui, il conduisait bien. Mais il vous égarait en vous-même.

Non décidément, je ne puis garder un tel serviteur. Après tout, ce n'est qu'un serviteur. Pourquoi devrais-je le subir?

A peine, avait-elle égrené ces mots dans sa tête qu'elle fut prise d'une angoisse sourde, une grande peur. Comme dans l'enfance.

Toutes ces années ne m'auraient-elles donc servi à rien? Plus de réflexes!

Anéantie après tant d'années de lutte, d'effort. La peur de son mari d'abord, les ennuis à l'université, la pétition pour garder de justesse sa place. Le déménagement et la remise du manuscrit.

Elle avait été très fatiguée. Il y avait des raisons.

Mais là! Anéantie. Rien. Et une peur qui la ramenait à son enfance. Il n'y avait donc rien d'acquis. A quoi te sert d'étudier, lui répétait sans cesse sa mère.

Cette fois, elle n'avait même pas envie de lire. Elle était tombée très bas.

Elle n'avait qu'un mot à dire, et renvoyer Victor. Et tout serait comme avant.

Mais, le problème était là. Elle ne pouvait dire ce mot. Elle obéissait.

A qui? à quoi?

Elle savait qu'elle ne pouvait pas faire autrement. A vrai dire, et elle l'avait toujours dit autour d'elle, on peut toujours faire autrement, pourvu qu'on ait la force.

Elle n'avait plus cette force.

Elle ne parvenait pas à comprendre comment elle l'avait perdue. Comme cela, par enchantement! ou par désenchantement. Ce Victor serait-il magicien? Ou non, démon? Elle éloigna une telle idée. Mais elle frissonna.

Ce matin, en se levant, elle avait vu un chat noir. On dit que ça porte malheur. Non, je ne vais pas être aussi bête et croire à ces choses-là. Sa mère croyait aux cartes et aux autres sornettes.

Pas elle.

Et s'il y avait quelque chose de troublant, admettons, pourquoi se serait-elle laissé troubler? Il n'y avait pas de raison.

Toujours, tout était sans raison.

Or, rien n'était sans raison dans sa vie. Le divorce, le travail à l'université, le déménagement, tout était justifiable. A chaque fois, il y avait une raison.

La mort de sa mère, peut-être?

A la mort de sa mère... oui..., elle n'était pas allée la voir. Là, il n'y avait pas de raison. C'était la seule fois. Elle avait été à l'enterrement. Mais elle avait refusé de la voir. Elle s'entendait, pourtant, bien avec elle. Elle lui avait téléphoné, chaque jour. Elle avait du travail. Pas assez pour ne pas la voir. Et ce n'est pas une excuse.

Pourquoi n'était-elle pas allée la voir?

C'était la première fois qu'elle se posait vraiment cette question.

Ne pas voir sa mère diminuée?

Enfin, ce n'est pas une raison.

Serait-ce sa mort qui s'annonce aujourd'hui?

Je n'en peux plus. Quel enfer, il fait chaud.

— Victor, ouvrez la fenêtre.

— Bien, Madame.

— Plus grande.

— Ça suffit, vous allez prendre froid.

— Ah, oui!... Mais enfin, vous savez mieux que moi ce qu'il me faut?

— Ça se peut.

— Ça suffit.

— Bien, Madame.

Melra se prit la tête dans les mains. C'était l'enfer, l'impuissance, le retournement de toute situation contre elle. Et elle? Où était-elle passée?

Pas dans ses souvenirs. Elle n'en avait ni le temps ni l'envie. Tout avait changé, jusqu'au temps. Ah, oui! Ses petites heures, comme il les appelait.

Pour moi, elles ne sont ni petites ni grandes. Il n'y en a plus. Je vis dans un temps volé, oh non pour les vingt minutes qu'il prend. Non!

Volé en son entier. Je ne m'appartiens plus. Mais...? Cela voudrait-il dire que je m'appartenais?

Je n'y avais jamais pensé jusqu'à aujourd'hui.

J'ai bien cassé des liens, établi peu à peu mon autonomie financière. Comme ça a été long. L'autonomie affective. Plus long encore.

J'ai essayé de m'occuper de ma fille.

J'ai écrit la biographie de Samuel Mlotine, ce poète inconnu dont me revient ce vers :

*"Time for him was perhaps not so fixed"*

De qui parlait-il? De quel recueil est-ce? *"The... non, hum, ...Ah, The Coming."*

Curieux. Entendrais-je ce vers pour la première fois : « Temps pour lui n'était peut-être pas si fixe ». Je l'ai lu, relu, puisque je l'ai retenu.

J'ai lu comme les universitaires.

Par un chemin parallèle.

On lit sans lire.

On écarte ou l'on s'écarte de ce qui gêne.

Il est vrai qu'il fallait comprendre. Comprendre, oui. L'accepter, c'est autre chose.

Peut-être Victor aura-t-il lu *The Coming*. Il faut que je le lui demande.

— Madame ne se sent pas bien?

— Ça va. Ça va.

Maintenant qu'il m'a posé cette question, je n'ai plus envie de l'interroger. Un instant, j'avais oublié Victor en pensant à Samuel Mlotine.

— Taisez-vous, Victor.

— Bien, Madame.

— Victor, connaissez-vous les poèmes de Samuel Mlotine?

Victor ne répondit pas.

Ah! il ne répond pas quand on l'interroge, il parle quand on ne lui demande rien.

— Victo...or!

Après un silence, elle dit avec colère un autre "Victor".

— Vous m'avez dit de ne pas parler.

— Ça suffit, je ne vous ai pas dit de ne pas répondre.

— Alors, il fallait le préciser.

— Ce que vous êtes agaçant et pinailleur!

— J'essaie d'être précis.

— Ah, oui comme un horloger qui truque.

— Pardon, c'est nous qui truquons.

— Laissons, voulez-vous.

Elle se sentit soudain mieux.

— Connaissiez-vous les poèmes de Samuel Mlotine?

— Non, je ne connais pas cet auteur. Vous avez dit poète ou romancier?

— Poète. Un vers me revient de lui :

*"Time for him was perhaps not so fixed".*

Vous comprenez l'anglais?

— Non, Madame.

— Dommage!

Elle avait repris son assurance. Elle le dirigeait à présent. C'était son domaine, son travail.

— Écoutez : « Temps pour lui n'était peut-être pas si...

La voiture ralentit et Victor freina.

— Que vous arrive-t-il, Victor?

— Rien. Quarante minutes viennent de passer. Mon heure s'arrête.

— Vous appelez cela une heure? Continuez.

— Non, Madame. Nous en sommes convenus. Mes heures sont petites, je vous l'ai dit. Vous m'avez gardé, vous devez accepter.

— A tort, à tort, vraiment.

— Vous êtes juge.

Victor gara la voiture sur le bas-côté. Il se cala dans son fauteuil et s'absorba, immobile, rentré en lui-même.

Melra bougea, ouvrit la porte de la voiture, rien n'y fit.



Elle sortit en proie à une vive angoisse de nouveau. L'instant de mieux avait fui.

Ne rien pouvoir faire.

Ne rien pouvoir dire.

Mais c'était la mort.

Je n'avais jamais pensé qu'elle viendrait si vite.

Je m'étais installée dans une durée sans fin.

Melra se sentit très mal. Sa tête bouillait et les tempes étaient serrées.

A la trentaine, dit-il.

A la trentaine, le temps s'infléchit!

Non, pour elle, ç'avait été plus tard. Mais dans la trentaine. Les zones d'ennui avaient diminué et, il est vrai, le temps semblait plus court. Bien là, pourtant. Présent, contraignant dans son imagination débridée à laquelle notre logique reste rétive. A quoi sert notre prudence dans des situations comme celle-ci! Hors norme, hors logique!

Lui revint en mémoire le souvenir d'Alfred Lolame. Ce physicien venu d'Angleterre qui travaillait sur le temps. Oui. Elle l'avait rencontré chez son amie Doris, à l'époque où celle-ci avait arrêté de chanter et recevait.

Alfred était ni grand ni petit. C'était un original sans recherche. Naturellement.

Elle se souvenait.

Il dormait avec de multiples petites graines dans son lit. Il les apportait dans ses voyages. Multicolores et rondes souvent, elles gênaient parfois la position du dormeur. Mais il aimait, disait-il, sentir la possibilité de la croissance près de lui.

Mesurer le temps qui passe, lui qui parvenait de moins en moins à le saisir, à définir les frontières dans lesquelles nous vivions. Le passé, le présent, ne serait-ce que ces deux temps. Mais peut-on dire qu'ils sont opposés?

Alfred, cher Alfred, si tu étais là. Lui ne m'effrayait pas. C'était lui plutôt qui l'était. Il me disait travailler avec un tel acharnement sur si peu de choses sans formes, intangibles. Elle riait un peu de lui, intéressée certes, mais narquoise.

Des moments heureux, insoucians. Comme avant l'épreuve.

Il y avait eu le retour en Angleterre et la maladie. Subite. Terrible.

Elle était allée le voir, elle était même restée un mois, le dernier près de lui.

Jusqu'au dernier souffle.

Un petit pincement intérieur.

Tout avait basculé.

Il lui disait : que d'effort pour quitter ce temps que je n'aurai même pas su définir, ni sentir un peu. Il est trop enclos en nous, dans les limites où nous le tenons.

Là, non plus, Melra n'avait pas vraiment entendu : « les limites où nous le tenons ».

Et si à ces limites, on rajoute des limites, comme fait Victor.

Ah, encore ce Victor!

En moins d'un jour, il aura envahi tout mon espace.

Pourquoi ne puis-je entendre ce qu'on me dit? Pourquoi dois-je toujours comprendre en retard?

Qui me dit qu'en retard je comprenne vraiment?

A l'université, ça m'apparaissait plus simple. Il fallait bien garder les moules. Après quoi, on était libre de penser dans ces moules.

Ici, tout craque.

Le moule éclate.

Quand il se brise, des phrases, des expériences reviennent, antérieures, qui parlaient déjà de cette brisure.

On se souvient donc des choses que l'on ne comprend pas!

— Madame, il est l'heure de repartir.

Victor était sorti de la voiture et s'était approché d'elle sans qu'elle l'eût senti.

— Madame n'a rien fait de ce temps réservé.

— Inutile de discuter.

Elle voulait taire cette moisson intérieure. Des pans entiers de sa vie lui apparaissaient après de longues années.

Était-ce l'heure du bilan ? Un petit bilan pour les petites heures ?

Melra remonta dans la voiture. Peu de temps après, ils arrivèrent chez sa fille. Rousse, vive et élancée, Abnih ou Seydo, comme elle se faisait appeler, les attendait.

— Vous en avez mis du temps. Quelle lenteur ! Je commençais à m'inquiéter.

Melra remarqua la grande glycine dont le bleu ressortait sur les cheveux roux de sa fille.

— Voici Victor que j'ai engagé. Enfin !

— Madame ? Mademoiselle ?

— Mademoiselle. Veuillez nous faire du thé, Victor. La cuisine est au fond à gauche.

— Bien, Mademoiselle .

— Melra, Mère, enfin qu'y a-t-il? Tu as l'air troublé? Y a-t-il des contrariétés ? Des ennuis ?

- Je ne sais plus !
- Comment tu ne sais plus ?
- Le temps a changé.
- Comment le temps a changé ? Je ne comprends pas. Explique-toi !
- Mais, je ne comprends pas moi-même.
- C'est absurde ! Toi dans cet état là ?

Melra se sentit pitoyable. Elle avait honte de se laisser faire. Elle raconta à Seydo l'arrivée de Victor et de ses petites heures.

- C'est un malade, il faut le renvoyer !
- C'est bien ce que je pense. Mais, le mal est fait.
- Non, il n'est pas trop tard.
- Si, te dis-je. Je suis profondément ébranlée.
- Peut-être es-tu fatiguée ? As-tu de tristes souvenirs qui te reviennent ?
- Oui, non, ce n'est pas cela. Je suis atteinte, comme jamais encore dans ma vie. C'est mon être qui est touché. Ce que j'appelle ou j'appelais "moi". Ma confiance en tout ce pourquoi j'ai lutté.

Elles avaient parlé vite et ne s'étaient même pas assises. L'air était doux.

- Maman, il faut le renvoyer ! Laisse-moi faire.

C'était la première fois que sa fille avait ce ton autoritaire. Elle voit que je ne suis pas bien. Mais ce ton sans réplique me met plus mal à l'aise. Elle inverse les rôles. Non que j'ai envie d'être mal à l'aise. Mais tout est plus compliqué que le fait de garder ou de renvoyer Victor. Le fait est là qu'il est arrivé et s'est installé sans crier gare. Comme un acide sans odeur. Il a décapé. Je ne peux plus revenir en arrière et je ne vois rien devant.

La saine dureté de Seydo l'attaquait aussi. Elle semblait nier ce qui s'était passé. Or ça, on ne le pouvait plus. C'était assuré. Elle semblait faire de sa mère un jouet de Victor.

Mais elle ne comprenait pas que Melra souffrait de vivre des choses qu'elle avait lues et gardées en mémoire comme si elle ne les avait pas lues, bien que s'en souvenant. Comme absente à elle-même. Cette présence soudaine lui faisait mal, un mal de mort, car cette présence l'ôtait aussi à cette elle-même auquel elle s'était un peu, il faut le reconnaître, accoutumée.

Je suis comme un enfant qui veut dire plusieurs choses à la fois, qui voit plusieurs plans, mais ne doit donner qu'une seule réponse au parent debout, dressé devant lui et qui le presse.

- Non, Seydo, n'y va pas !
- Mais, enfin, Maman, je ne te comprends pas.

La fille avait l'habitude d'appeler la mère par son nom, sauf dans quelques cas graves comme celui-ci.

— Il faut choisir, avait-elle ajouté en croisant les bras.

Melra regarda sa fille. Belle, assurée, comme postée en avant d'elle-même. Il est vrai que c'était le moment de croissance, aurait dit Alfred. L'époque où les graines croissent. Les siennes ne croissaient jamais. Seydo travaillait depuis cinq ans déjà chez un horloger. Réparant ces minuscules boîtiers tombés en panne. Elle tenait cela de son grand-père d'Anvers. Elle trouvait par intuition, le plus souvent, ce qui n'allait pas. Elle réparait, remettait en marche.

Mais mon temps ne s'était pas arrêté. Il marchait autrement. Il comprenait des arrêts. Victor arriva portant un plateau, des tasses, une théière. Il avait trouvé des biscuits.

— Parfait, dit Seydo. Posez le plateau sur la table. Il faut que je vous parle, Victor.

— Désolé, Mademoiselle, dans vingt minutes seulement, mon heure est finie. Je me retire.

— Mais vous n'allez pas faire marcher ma mère comme cela. Je vous ordonne de revenir et de servir.

— Désolé.

Déjà Victor s'éloignait. Il s'assit sur une chaise de jardin, près de la pelouse et s'absorba.

— Tu es ridicule d'accepter cela.

— Je n'ai pas à accepter, c'est fait. En arrivant ici, j'ai compris que c'était fait, installé en moi, malgré moi.

— Mais, enfin, ne peux-tu pas réagir ? A quoi te sert d'obéir à quelqu'un, toi qui n'as jamais voulu te soumettre à un ordre ?

— Je ne me soumets pas. Non, ce n'est pas cela. Je reprends des pans de vie que j'avais laissés. Comme à un carrefour on s'engage dans une voie plutôt qu'une autre. Aujourd'hui, ce choc me fait apparaître d'autres voies que je n'avais nullement considérées avant. Ou que je n'étais pas capable de voir. Je rentre un peu en moi, hors de ce moi, il est vrai. Tu comprends, Abnih ?

Disant cela, elle s'inquiéta à nouveau. Elle avait parlé comme si elle acceptait. Peut-être la présence de sa fille l'avait-elle conduite à agir ainsi. Elle était à présent prisonnière à nouveau. Il lui avait fallu faire face à ces petites heures. S'y opposer aussi et vivre cette opposition en elle. Maintenant elle faisait celle qui les acceptait face à un cadre où ces petites heures n'existaient pas, qu'elle venait à défendre sans être certaine de les avoir acceptées en elle.

- Je ne veux plus discuter. Je m'arrangerai.
- Il est hors de question de te laisser ainsi. Tu devrais voir un docteur. Je vais l'appeler et je rentrerai avec toi à Paris.
- Victor peut le faire.
- Non, je vous reconduirai et il s'en ira de ta vie.
- Mais, je n'ai pas besoin d'un docteur. Il faut que je vois clair en moi.
- Il te donnera des antidépresseurs.
- Mais, je n'en veux pas. Pourquoi me faire prendre des drogues. Je vais bien, même si ça ne va pas.
- Tu le dis toi-même, ça ne va pas.
- Oui, mais pas comme tu le dis. Ça ne va pas, autrement.
- De toute façon, ça ne va pas.
- Oui, mais autrement. Et autrement est important.
- Pas pour moi.
- Pour moi, si. Cessons, veux-tu ? Cela me fait souffrir davantage. Je te remercie de ton souci de moi. Sans doute sommes-nous en décalage, comme je l'ai été longtemps. Je vais rentrer.
- Je rentre avec toi.
- Non, ne change pas ta vie. Je m'occuperai de la mienne, enfin, si l'on peut dire.

Melra voulait de la tranquillité. Ces vingt minutes lui permettaient de penser à beaucoup d'autres aspects de sa vie qu'elle avait oubliés ou qu'elle aurait pu oublier. Et puis, il faudrait s'arrêter au bout de quarante minutes, elle n'avait pas envie d'être vue par sa fille, comme un enfant en faute ne désire pas le regard du parent sur lui. Là, il n'y avait pas de faute. Pour sa fille, pour Abnih, cela avait l'apparence d'une faute. Melra ne voulait pas être vue ainsi. Elle voulait voir et savoir tout ce qu'elle n'avait pas vu ou pas su voir.

Victor s'approchait.

- Nous partons Victor, dit Melra.
- Bien, Madame.
- Victor, laissez ma mère. Raccompagnez-la et partez loin d'elle.
- J'obéis à Madame, Mademoiselle.
- Votre politesse est feinte. Vous êtes un destructeur, Victor.
- On ne peut faire qu'il n'y ait pas de crise, Mademoiselle. Une vie aseptique n'existe pas.
- Qui vous parle d'une vie aseptique ? La vie se charge de nous confronter à des situations pénibles. Nul besoin d'en rajouter.
- Qui parle de rajouter ? Je parle d'ajuster. Nous ajuster pour faire face avant l'heure à ce qui viendra.
- Balivernes.
- Dites-vous !

- Vous êtes insolent, Victor !
- J'essaie d'être juste. Ce n'est pas facile, croyez-moi.
- Venez, Victor. Nous partons. Abnih, ma chérie, ne crains rien. Tout ira bien.
- J'appelle le docteur.
- Comme tu veux, mais je ne prendrai pas de médicament.

Dans la voiture Melra respira et se trouva un peu plus familière avec elle-même. Elle avait plaisir à se retrouver. Certes, la tension avec sa fille ne lui plaisait pas. Mais cela passerait. Elle n'avait compris qu'à l'instant le monde multiple de l'enfance. Et l'énormité adulte qui consiste à n'obtenir qu'une seule réponse. Pourtant, elle avait essayé de comprendre Abnih, de ne pas l'enfermer dans ses schémas, ses désirs. Elle voyait bien aujourd'hui que le monde était là qui devait lui renvoyer son image. Pouvait-il en être autrement ? Comment communiquer une expérience qui suppose l'abolition de ses mondes ? On enseigne bien des choses qu'il faudra casser ou détruire si l'on veut aller un peu en avant de soi.

C'était la question même qui l'avait séparée du père d'Abnih, Casai. Il lui fallait une vérité unique, un chemin unique, une seule réponse, oui ou non. Rien d'autre ne pouvait exister. L'unicité. Au début, c'était amusant. Je ne connaissais pas cela. C'était un logicien redoutable. Quand je lui avais dit que l'on pourrait raisonner juste à partir d'un axiome faux ou non vérifiable, il m'avait regardée, ahuri. Bien sûr, il avait eu cette idée. Il était impossible qu'elle ne l'eût pas effleuré. Mais son travail l'avait conduit à vivre un peu en dehors des choses. Il ne jugeait pas utile une prudente et régulière confrontation. Le tout était affaire de raisonnement et de décision, une seule décision à l'exclusion de toutes les autres.

- Tu me condamnes, avait-il dit.
- Non, je ne sais pas. J'ai peur. Oui, j'ai très peur soudain.
- Manque de fermeté d'esprit. Ressaisis-toi et tout ira bien.

Casai s'était mis à boire. Il avait son travail. Puis la vie à grands renforts de verres. Tout allait bien, me disait-il, lorsque je le lui faisais remarquer. Il y avait eu le divorce quand Abnih avait six ans. Puis la cure de désintoxication et son départ pour l'Amérique du Sud. Une lettre de temps en temps. Ils ne s'étaient jamais revus. Abnih devait aller le voir cet été. Aux dernières nouvelles, il s'était mis à cultiver la terre. Il tenait compte de la lune et des saisons, écrivait-il.

Victor, qui s'était arrêté, repartait à présent. Le soleil tombait. De grands tracés rouges rapprochaient le ciel. En rentrant dans l'appartement, Victor

demanda la permission de s'asseoir. Melra lui tendit le fauteuil bleu. Ce Victor, un meuble de la maison ? Allait-elle lui dire de partir ? Il était bien là, présent, actif presque sans lui.

— Madame, je crois que je vais partir.

— Vous ne voulez pas rester ?

— Je crois avoir fini mon temps. L'heure de se retirer.

— Vous voulez dire que votre journée est terminée ou votre heure ?

— Ni l'une ni l'autre, Madame. Mon temps n'a plus de temps. Je l'ai épuisé.

— Allons, que me dites vous là ! Vous ne voulez pas insinuer que vous allez ... Mourir ?

— C'est cela, Madame.

— Je vais appeler un docteur.

— Vous faites comme votre fille.

— Non, oui, un peu, après tout.

— J'ai fini mon temps.

— On sonne. Je vais ouvrir, dit Melra.

C'était le docteur appelé de la campagne par sa fille. Il s'enquit par politesse de sa santé. Melra le pressa d'ausculter Victor toujours assis dans le fauteuil.

Victor ne voulut pas. Puis regardant la pendule qui indiquait 19h20, il consentit. Le docteur l'ausculta avec soin, prit sa tension et fit les autres gestes d'usage. Il posa des questions. Victor répondit, calmement, sans parler de son rapport au temps. Le docteur ne diagnostiqua rien de spécial. Un peu de fatigue, peut-être, et il prescrivit un fortifiant.

Melra, se sentant bien, refusa l'auscultation recommandée pourtant par sa fille, mais accepta qu'il lui prit la tension. Tout était normal. Elle régla et refusa que Victor partageât.

Le docteur partit. Victor se leva.

— Je me retire. Permettez-moi. Il me reste peu de temps si je veux que ce soit dans la bonne tranche. Dans le silence des petites heures.

— Voulez-vous rester une nuit ?

— Non merci.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Ne prenez pas cette peine. Mais je vous demanderais de ne pas oublier les petites heures. Et mettez à profit le temps complémentaire. Si je pouvais rester ! Prenez soin de votre temps. Un temps concentré, n'oubliez pas.

Melra allait ajouter quelque chose, mais Victor refermait déjà la porte. Et ses affaires ? Avait-il seulement des affaires ? Elle alla dans la chambre et ne

vit rien. Elle ouvrit la porte de la rue. Plus de trace. Victor avait tourné et disparu.

La question se leva à son esprit. Avait-il fini son temps? L'avait-il arrêté de lui-même ?

Il était 19h40. La petite heure s'achevait et Melra alla s'asseoir dans le fauteuil bleu. Cette fois Victor lui apparut. Il était assis au pied d'une horloge de rue. Le menton pendait sur la poitrine. Les mains étaient croisées sur les genoux. L'horloge qui semblait s'être arrêtée indiquait 19h50 !

Dans la bonne période, se dit-elle. Dans le silence de soi.

Melra se releva à la sonnerie de huit heures. Elle pensait avoir vu Victor. Avait-elle rêvé ?

Quand sa fille l'appela au téléphone, elle lui annonça que Victor était mort. Elle ne répondit pas à la question du comment.

Elle l'embrassa et raccrocha.

Alyette H. HOLLANDER